MLPo 20 186

Hans Elskamp
Huit chansons reverdies

MAX ELSKAMP

HUIT CHANSONS REVERDIES

suivies
de notes sur Max Elskamp
par ALBERT MOCKEL

Éditions du Cercle d'Art
Bruxelles

[illegible]

HUIT CHANSONS REVERDIES

[illegible]

[illegible]

MAX ELSKAMP

HUIT CHANSONS REVERDIES

dont quatre pleurent
et quatre rient

suivies
de notes sur Max Elskamp
par Albert MOCKEL

Éditions du Cercle d'Art
Bruxelles

MAX ELSKAMP

HUIT CHANSONS REPEADIES

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LES QUATRE QUI RIENT

le Matin,
l'Oiseau,
le Navire,
l'Ange.

LES QUATRE QUI RIENT

LA PREMIÈRE

LE MATIN

Et la première est d'un matin
Dit tout en bleu, dit tout en blanc,
Et la première est d'un matin
Ici pour le commencement,

De paix d'abord, cloches sonnant,
Et Flandre étant, — Vive la Rose —
Douce à chacun à sa façon,
Suivant son bien, suivant ses choses.

Or Mai mettant les fleurs en cause,
Et la première est d'un matin,
Or Mai mettant les fleurs en cause,
Et la première est d'un jardin,

Voici qu'il sent le romarin,
Et qu'on dirait — Vive la vie —
Voici qu'il sent le romarin,
Et qu'on dirait qu'on se marie,

Et la première est d'un matin
Ainsi de paix et d'ornement,
Avec du pain, avec du vin,
Ici pour le commencement.

LA DEUXIÈME

L'OISEAU

Mais lors voici qu'un oiseau chante,
Dans une pauvre cage en bois,
Mais lors voici qu'un oiseau chante
Sur une ville et tous ses toits,

Et qu'il dit qu'on le voit le monde
Et sur la mer la pluie tomber,
Et des voiles s'en aller rondes,
Sur l'eau si loin qu'on peut aller.

Puis voix dans l'air plus haut montée,
Alors voici que l'oiseau dit
Que tout l'hiver s'en est allé
Et qu'on voit l'herbe qui verdit,

Et sur les chemins la poussière
Déjà, et les bêtes aussi,
Et toits fumant dans la lumière
Que l'on dirait qu'il est midi,

Et puis encor sa voix montée,
Que l'air est d'or et resplendit,
Et puis le bleu du ciel touché
Qu'il est ouvert le paradis.

LA TROISIÈME

LE NAVIRE

La troisième, elle, est d'un navire
Avec tous ses drapeaux au ciel,
La troisième, elle, est d'un navire,
Ainsi qu'ils vont sous le soleil,

Avec leurs mâts, avec leurs ancres,
Et leur proue peinte en rouge ou vert,
Avec leurs mâts, avec leurs ancres,
Et tout en haut leur guidon clair.

Or, la troisième elle est dans l'air,
Et puis aussi elle est dans l'eau,
Or la troisième sur la mer
Est comme y sont les blancs bateaux,

Et les rochers, et les accores,
Et terre dure ou sable mol,
Et les rochers, et les accores,
Et les îles et les atolls;

Et la troisième est seule au monde
En large, en long, en vert, en bleu,
Et la troisième est seule au monde
Avec le soleil au milieu.

LA QUATRIÈME

L'ANGE

Et puis après, voici un ange,
Un ange en blanc, un ange en bleu,
Avec sa bouche et ses deux yeux,
Et puis après voici un ange,

Avec sa longue robe à manches,
Son réseau d'or pour ses cheveux,
Et ses ailes pliées en deux,
Et puis ainsi voici un ange,

Et puis aussi étant dimanche,
Voici d'abord que doucement
Il marche dans le ciel en long
Et puis aussi étant dimanche,

Voici qu'avec ses mains il prie
Pour les enfants dans les prairies,
Et qu'avec ses yeux il regarde
Ceux de plus près qu'il faut qu'il garde;

Et tout alors étant en paix,
Chez les hommes et dans la vie,
Au monde ainsi de son souhait,
Voici qu'avec sa bouche il rit.

LES QUATRE QUI PLEURENT

la Femme,
la Vie,
le Déboire,
la Nuit.

LES QUATRE QUI PLEURENT

[illegible]

1. [illegible]
2. [illegible]
3. [illegible]
4. [illegible]

LA PREMIÈRE

LA FEMME

Mais maintenant vient une femme,
Et lors voici qu'on va aimer,
Mais maintenant vient une femme
Et lors voici qu'on va pleurer,

Et puis qu'on va tout lui donner
De sa maison et de son âme,
Et puis qu'on va tout lui donner
Et lors après qu'on va pleurer

Car à présent vient une femme,
Avec ses lèvres pour aimer,
Car à présent vient une femme
Avec sa chair toute en beauté,

Et des robes pour la montrer
Sur des balcons, sur des terrasses,
Et des robes pour la montrer
A ceux qui vont, à ceux qui passent,

Car maintenant vient une femme
Suivant sa vie pour des baisers,
Car maintenant vient une femme,
Pour s'y complaire et s'en aller.

LA DEUXIÈME

LA VIE

Et lors la sixième est aveugle
Comme un pinson tout à chanter,
Et la sixième, elle, est aveugle
Car voici qu'on est à aimer,

Et que des mets sont sur des tables,
Et que du vin coule de nuit,
A bougies brûlant sur des tables
Où sont des fleurs avec des fruits.

Or gestes alors qui se pressent,
Vins bus, paroles échangées,
Lèvres tendues, yeux qui se baissent,
Chair ici qui jette les dés.

LI VII

[illegible]

[illegible]

[illegible]

C'est temps allé qui se dérobe,
Et la tête de Jean coupée
Qu'emporte saignante en sa robe
Une fois de plus Salomé,

Car la sixième, elle, est aveugle,
Comme un pinson tout à chanter,
Car la sixième, elle, est aveugle,
Et puis voici qu'on a aimé.

LA TROISIÈME

LE DÉBOIRE

Puis c'est l'heure et du temps qui passent
Un jour qui part, un jour qui vient,
Pour à tout faire de la place
Même à la peine ou au chagrin,

Et yeux déjà qui portent larmes
Pour le déboire qu'on attend,
Et fierté ici qui désarme
Lors plaie de cœur et plaie d'argent.

Mais Dieu alors et qu'on le prie
Sous des bougies par à peu près,
Et Vous que l'on salue, Marie,
Pour conjurer les sorts mauvais,

C'est de tous les jours de la vie
Précaires, graves, soucieux,
Dans la maison qu'on s'est bâtie
Que l'on se sent devenir vieux;

Et trois coups frappés à la porte,
Voici qu'il est entré l'huissier,
Et trois coups frappés à la porte
Que la septième est de regrets.

LA QUATRIÈME

LA NUIT

Et maintenant c'est la dernière
Et la voici et toute en noir,
Et maintenant c'est la dernière
Ainsi qu'il fallait la prévoir,

Et c'est un homme au feu du soir
Tandis que le repas s'apprête,
Et c'est un homme au feu du soir
Qui mains croisées, baisse la tête,

Or pour tous alors journée faite
Voici la sienne vide et noire,
Or pour tous alors journée faite,
Voici qu'il songe à son avoir,

Et maintenant la table prête
Que c'est tout seul qu'il va s'asseoir,
Et maintenant la table prête,
Que seul il va manger et boire,

Car maintenant c'est la dernière
Et qui finit au banc des lits,
Car maintenant c'est la dernière
Et que cela vaut mieux ainsi.

NOTES
SUR
MAX ELSKAMP
par
ALBERT MOCKEL

J'ai connu Max Elskamp dès 1889, par le hasard d'une rencontre sur une plage perdue. Je vis un garçon haut et mince, châtain de cheveux, au visage allongé que prolongeait encore la pointe d'une barbiche. Son allure très décidée (on n'est pas en vain matelot sur la grande mer), ne contredisait qu'en apparence la douceur dorée des yeux un peu bridés, au regard presque timide sous l'extrême sensibilité des paupières. La voix, d'un registre élevé, avait une vibration sympathique ; la parole était prompte et vive. Notre amitié data d'une première causerie où chacun de nous avait découvert en l'autre un disciple ardent de Mallarmé. En 1889, la communauté d'une telle foi équivalait à un lien fraternel.

Max Elskamp s'était essayé déjà à quelques écrits, mais il répugnait à les publier et il avait raison : il y était encore loin de lui-même [1].

1. Dès 1886 pourtant, et par le moyen d'une pâte à polygraphier, il avait reproduit à quelques exemplaires six sonnets d'inspiration exotique, d'une forme toute parnassienne. C'est l'*Éventail japonais*.

Toute une littérature avidement dévorée, le coup de soleil que donnait à la plupart de nous la prose éblouissante de Villiers, l'ivresse du Symbolisme à ses premières paroles, — bref, dans ce vierge esprit, une sorte de chaos grandiose d'où jaillirait plus tard la lumière. Le récit lyrique en prose que je reçus de lui en 1891 et qui fut son début dans les lettres, — il parut alors dans *la Wallonie*, — n'était pas encore créé à son image. Il commençait ainsi :

Dans la maigreur hiératique des adorateurs d'astres, les yeux doux ineffablement, ombrés du mystère des syringes, tristes des subtils et volontaires asseulements nés au mépris qu'attire l'inepte de foule humaine en la puissance du Banal-Roi, sur l'idéale colonne où l'a assis le Rêve, regarde le Stylite.

O ravages des premiers baisers de la Muse! Mais ne sourions pas si vite d'un effort tendu à l'excès, ni d'une phrase qui dit mal pour avoir voulu trop dire. C'est au prix de tels errements qu'un artiste se découvre parfois. Les empâtements de cette prose, le jeune auteur les aperçoit bientôt. Les influences trop pesamment senties, il s'en libère victorieusement pour n'en garder que ce qui répond à son propre instinct. Dès l'année

suivante, les vers qu'il donne à la même revue n'appartiennent qu'à lui :

Et Jésus en rose,
et la Terre en bleu,

Marie des grâces, c'est en vos mains rondes
ainsi que deux fruits : Jésus et le monde,

et Jésus en rose,
et la Terre en bleu.

Des premières surcharges à ce dépouillement, quel chemin parcouru ! et de cette « littérature » à cette poésie spontanée... En quelques mois de méditation Elskamp s'est trouvé, s'est conquis. Son art, qu'il vient d'innover avec un charmant génie, est d'abord celui d'un « imagier ».

De cet art, il sera question plus loin. Je n'ai voulu montrer ici que le juvénile miracle de la découverte. Pour le mieux comprendre tout à l'heure en ses écrits, achevons de connaître l'homme lui-même.

Pénétrons chez le poète, visitons cette habitation du boulevard Léopold à Anvers (aujourd'hui avenue de Belgique) où ses parents se sont installés dès la fin de sa petite enfance. Dans une ample demeure nous verrons un homme, le plus simple du

monde, qui semble avoir fait vœu de pauvreté. Hormis quelques images persanes d'une précieuse aristocratie, tout ce dont il s'entoure exprime le mépris de la richesse et, chose plus singulière chez un artiste, l'indifférence à tout décor. Mais au deuxième étage, proche la chambre à coucher, deux grandes pièces gardent les trésors du palais enchanté. Dans l'une, une collection extraordinaire des instruments qui ont servi à étudier les astres, et surtout à mesurer le temps : horloges, gnomons, sextants de tous les pays, — sphères armillaires, astrolabes mystérieux tout autour d'un impressionnant équatorial, — et une admirable, une surprenante table de bronze portant sur sa surface polie les signes des constellations.

Esprit très richement et très diversement orné (son érudition s'étendait jusqu'à la symbolique des caractères chinois), Max Elskamp ne boudait pas à la science : il avait même inventé un thermomètre à cadran, qu'il fit breveter. Mais observer le ciel était l'une de ses plus ferventes passions. Ne disons pas, selon un romantisme agréablement faux, que pour mieux fuir les hommes il s'était réfugié dans la région des étoiles. La tour d'ivoire qui prétend ignorer la vie n'est nullement le fait d'un être généreux tel que

lui. Plus modeste en son attitude, et pas si haut monté, Elskamp a heureusement acquis le goût de la solitude, et il sent avec force la poésie des espaces ; l'astronomie lui offre l'une et l'autre, — et l'occasion, pour sa pensée, d'une lumineuse liberté. Evasion, oui, avec l'élan de joie qu'elle comporte, mais sans négliger les joies plus tranquilles du retour.

En face du petit musée astronomique, sanctuaire de l'esprit qui veut se délivrer, s'ouvrait un atelier, temple du travail manuel. C'est ici qu'Elskamp se sentait le plus véritablement chez lui ; et il montrait avec allégresse les trente sortes de ciseaux et de rifloirs, les outils variés, l'établi, la scie circulaire, et cette presse à bras qu'il nommait « l'Alouette ». Xylographe, il décorait lui-même ses livres avec amour ; il dessinait, gravait sur bois les frontons, les culs-de-lampe, les fleurons, les encadrements multipliés jusqu'à l'excès, mais toujours stylisés, strictement adaptés à la typographie, et qui font de ses œuvres des joyaux pour les bibliophiles. Plus encore : nous avons de lui deux albums originaux où l'entente des masses, l'équilibre de la composition et la décision expressive du trait servent avec sûreté un art singulièrement personnel et

d'un étonnant caractère. Dans l'*Alphabet de Notre-Dame* (1901) le texte et les images sont pareillement gravés sur poirier. Dans *les Sept Notre-Dame des plus beaux métiers* (1923), des poèmes imprimés avec magnificence accompagnent les gravures, mais chacune de celles-ci couvre une page de l'in-folio précieux. Rigoureusement synthétisées, archaïques à l'instar des traditions populaires, riches d'une naïveté qui s'offre avec abandon, les œuvres du xylographe font mieux pénétrer le poète. Certaines sources de leur inspiration commune y sont, pourrait-on dire, livrées au plein soleil et comme exposées à nu.

REPRÉSENTONS-NOUS un artiste très moderne, aristocrate par son éducation et sa culture, mais ayant donné tout son cœur aux petites gens. Touché par l'amour des âmes simples parmi la simplicité des choses, il veut se montrer lui-même en une simplicité pareille. Ainsi de saint François lorsqu'il dépouille soudain ses trop somptueux habits. Et voici que s'éveille en lui l'âme d'un artisan du moyen âge, — d'un de ces hommes aux richesses ingénues qui ont illustré les évangéliaires ou sculpté les

cathédrales. Une âme pareille à la sienne, il la chercherait en vain parmi ses confrères d'aujourd'hui ; mais il croit en trouver le reflet chez les bonnes gens des métiers, — tels qu'ils sont ou qu'il aime à se les figurer, — là où l'on met encore du rêve autour d'un vieux saint bariolé, dans l'église, là où le maçon et le charpentier font encore leur besogne avec foi.

Destiner son œuvre d'écrivain et d'artiste à cet humble milieu où on ne le comprend pas mais qui lui a touché le cœur, le poète n'y saurait guère songer. Mais il s'inspirera de ses joies et de ses résignations, de ses prières, de ses chansons, de ses complaintes. L'âme continue, l'âme inchangée du menu peuple apparaîtra ainsi, et ce sera comme une légende ornée de belles images à la manière d'Épinal, — des images dessinées et coloriées par une main savante, mais sous lesquelles on pourrait lire cette sensibilité première, saine et native, qui survit chez les simples comme elle vit chez l'enfant.

D'un mouvement spontané, guidé par le seul instinct, Max Elskamp avait créé ainsi, avant Francis Jammes, la poésie de la simplicité et, bien avant les peintres, le « primitivisme ». D'un même accent il marquera tous ses livres, et plus particulièrement les

premiers en date. Il sera, avec raffinement, le chanteur populaire qui dit complaintes, prières et chansons ; et il sera l'imagier.

Imagier, il l'est dès sa plaquette du début, *Dominical,* et ici les images sont celles des beaux dimanches pour les bonnes gens aux cœurs candides. *Salutations,* dit un autre livre ; et voici, développées avec un lyrisme ingénu, des litanies de la Sainte Vierge où le chant se fait image encore ; et l'on songe à des banderoles déroulées sur un naïf cortège où ces mêmes bonnes gens célébreraient avec confiance leur idéal de pureté et de mansuétude.

Un troisième recueil, en 1895, paraît sous un titre hermétique et assez mal choisi : *en Symbole vers l'Apostolat;* tâchons de le comprendre. Le poète, par les sens, communique avec le monde. Que les sens lui servent donc à en manifester la beauté ; que les sons, les parfums, la lumière, lui servent de symboles dans sa mission d'apôtre. Et tour à tour la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher, reprennent un cantique franciscain trente fois renouvelé.

Si ces derniers poèmes évoquent encore l'art de l'imagier, c'est surtout par la naïveté du sentiment. Mais voici, avec une naïveté pareille, — et un pareil raffinement dans la

simplicité, — *Six Chansons de pauvre homme* qui disent la semaine des gens des métiers, avec le beau dimanche final :

Et les enfants en robes blanches
Et les villes dans le lointain,
Et sous les arbres des chemins
Flandre apparue entre les branches [1] ;

C'est ici que triomphe l'art de l'imagier, et plus encore dans le volumineux recueil des *Enluminures,* qui le suivit de près. Le poète y peint avec une délicate ardeur êtres et choses, autour de lui, selon le sens des menues gens et la simplicité de leurs joies religieuses ou profanes. Le folklore est partout présent, révélé par mille allusions aux mœurs populaires ; et non seulement dans son pittoresque, mais plus profondément en son esprit. Car le poète a su se mettre à l'unisson des humbles ; leur âme parle dans la sienne. Et c'est l'accent de la vie médiévale mêlé à celui de la vie contemporaine, — comme si l'art savant d'un Polequin de Limbourg et le faire bonnement sensible d'un Bourdichon s'appliquaient tour à tour

1. Ces quatre premières œuvres ont été réunies en un volume, *la Louange de la Vie.* (Paris, Mercure de France, 1898.)

à illustrer un cantique de pèlerinage ou un almanach rustique.

Or, après cette année 1898, Max Elskamp a brusquement condamné sa poésie au silence. Avec M. Edmond de Bruyn, son ami, il fonde à Anvers un musée de folklore ; et lorsqu'au bout de vingt ans il se résout à faire éditer un livre, c'est une étude de folklore qui est en cause [1]. Chef-d'œuvre de documentation, d'ailleurs, et merveille typographique, mais de quelle sorte inattendue! *Les Commentaires et l'Idéologie du jeu de loto dans les Flandres...* On dirait d'une gageure. Le poète est-il donc tué par le folkloriste ?

Non, mais la vie l'a meurtri.

Après sa mère, morte très jeune, sa sœur succombe soudainement. Son père, enfin, disparaît à son tour, — ce père associé à toutes ses pensées, confident et ami de son fils. Elskamp avait chéri la solitude, mais dans la douceur du climat familial. Privé de tous les siens, il connaît soudain l'isolement moral, et se trouve sans force pour animer ce monde imaginaire qu'il avait conçu dans la joie. L'astronomie et le

1. Le livre parut en 1918 pendant l'occupation allemande, — mais daté du 4 juin 1914.

folklore occupent son esprit, mais laissent vide son cœur. Le réconfort qu'il appelle, il le trouvera dans une foi religieuse.

RELIGIEUX, il le fut toujours, encore qu'assez peu orthodoxe. En artiste il admire le décor du catholicisme natal ; en poète il en a adoré les symboles ; en homme il en a senti l'intérieure beauté. Mais depuis combien d'années n'en accepte-t-il plus les dogmes ? Du christianisme de son enfance s'élève seule, à présent, la figure idéale de Jésus auréolée de la parole éblouissante : « Aimez-vous les uns les autres. » Or une autre figure apparaît à côté de celle-ci, pareille à son reflet : celle du Bouddha qui, lui aussi, énonça le précepte d'amour et de pitié. La philosophie a conduit Elskamp dans les voies du panthéisme. L'histoire des religions lui révèle que, sous des formes diverses voilant leur sens ésotérique, elles n'en sont en vérité qu'une seule : le drame de l'éternel Esprit inhérent à la vie, — de l'Esprit aspirant à s'unir au Divin par l'amour.

On a parlé du mysticisme d'Elskamp. Je vois surtout en lui une âme ingénue et sin-

cère qui cherche partout sa vérité. Elle la rencontre enfin, avec son repos, dans une doctrine où la résignation s'appuie sur l'espérance : accepter la vie comme une illusion transitoire et, par une douceur fraternelle, s'efforcer vers la réalité suprême, promise à l'Amour.

Ces idées, il ne les a pas explicitement formulées dans ses vers, ni avec cette rigueur. Elles sont incluses dans cent pages diverses où des allusions suffisent à en épanouir le parfum. C'est par elles qu'il reprend confiance en lui-même, c'est en elles qu'il se retrouve poète. Il faut attendre pourtant le grand choc de la guerre pour qu'il se décide enfin à publier un livre de vers. C'est l'émouvant rappel des jours amers vécus par les réfugiés belges en Hollande, *sous les Tentes de l'Exode.*

Nous sommes en 1921. Dès lors, les recueils de poèmes vont se succéder à une cadence vertigineuse. Les uns, antérieurs à la catastrophe, se sont lentement composés. Il précipite l'achèvement des autres : après un silence de vingt-trois années, il voudrait tout donner à la fois. Aux *Chansons désabusées* qui disent à mi-voix la mélancolie du souvenir et tremblent d'une émotion secrète, succède *la Chanson de la rue Saint-Paul*, im-

primée pour ses seuls amis, — livre exceptionnel en son intimité, admirable confidence de sa tendresse pour les siens et de ses impressions d'enfance. En 1923, pas moins de quatre livres : *les Délectations moroses, Chansons d'amures, Maya,* et enfin *les Sept Notre-Dame des plus beaux métiers.* En 1924 paraissent encore *Remembrances,* puis *Aegri Somnia,* recueil considérable.

Plusieurs œuvres, en outre, demeuraient inédites, prêtes pour la typographie : un petit cahier précieusement orné par l'auteur (ces *Chansons reverdies* qu'on lira ici-même, où semble se renouveler pour notre joie l'heureuse inspiration des *Six Chansons de Pauvre Homme*) et quatre gros volumes : *les Heures jaunes, Révisions, Fleurs vertes, les Joies blondes.* Enfin, d'autres poèmes, moins définitivement classés, portent ce titre : *Limbes.*

(Pour obéir aux instructions précises laissées par le poète, deux de ces recueils, *les Fleurs vertes* et *les Joies blondes,* ont été publiés en 1934 par l'exécuteur testamentaire de Max Elskamp, M. Henri D., qui y a apporté des soins extrêmes. L'édition originale des *Aegri Somnia,* déparée par des fautes diverses, avait été vouée au pilon. M. H. D. en a rétabli le texte en une réimpression rigou-

reusement conforme aux manuscrits. — De même que les *Chansons désabusées, la Chanson de la rue Saint-Paul* et *les Délectations moroses,* ces livres où l'artiste s'efface peu à peu devant l'homme font pénétrer profondément dans la vie intérieure de Max Elskamp. Mais on ne pourra trouver chez le libraire ni les *Aegri Somnia,* ni *les Fleurs vertes,* ni *les Joies blondes.* Selon la volonté du poète, ces trois volumes ont été exclus du commerce et réservés aux bibliothèques publiques).

Une telle activité nous déconcerte par son excès. Elle était surtout héroïque. Atteint d'une maladie de cœur, le poète attendait avec sérénité la mort qu'il croyait proche. Coûte que coûte, il voulait mener à bien son œuvre. D'une lettre du 19 juin 1923, où il m'annonce l'envoi des *Délectations moroses* et des *Chansons d'amures* (ces deux livres ont paru à dix jours d'intervalle), je copie ces lignes chargées de souffrance :

« Je ne guérirai plus, mon cher ami ; au contraire cela va de plus mal en plus mal ; j'ai les pieds tellement gonflés que je ne puis marcher, et des étouffements presque constants. — C'est un héritage de ma pauvre mère, que j'aimais tant, qui est morte à quarante-neuf ans, du cœur, et c'est mon

temps qui vient. Je suis en train d'éditer tout ce que je possède, car je travaille toutes les nuits, jusqu'au jour qui se lève, où je m'étends pour dormir pendant quatre heures — sur ma chaise-longue pour ne pas étouffer. Je n'ai pu recevoir Edmond Jaloux, car j'étais au lit, sous la morphine et la strychnine... sans savoir où j'étais ou ce que j'étais moi-même. Tout mon corps est gonflé, même mes mains, ce qui me fait souffrir. J'ai sept livres de prêts, de 200 pages... Je suis occupé au huitième, parce que je sens que bientôt ce sera le ver de terre, avec qui seul je pourrai « causer »... »

Mal soutenu par un organisme déjà débilité, quel cerveau aurait pu résister à un si frénétique effort ? Il succomba enfin dans une tragique défaite, ce noble et généreux esprit.

Seul dans sa vaste et muette demeure, le malheureux Elskamp vécut encore pendant six années. Des soins intelligents l'entouraient. Son vieux valet de chambre, le fidèle Victor, le veillait avec un dévouement de toutes les heures, avec la charité d'un saint. Sa famille ne le négligeait point. Un cousin de Bruxelles, qui aimait l'homme et admirait le poète, s'occupait de lui avec sollicitude, venait souvent le visiter. Le malade consentait aussi à recevoir parfois un de ses

amis. Lorsque j'allais le voir il s'animait soudain, sortant d'un songe douloureux pour rappeler des souvenirs, pour me parler de poésie et de beaux livres, de poésie encore... Il y avait dans ses yeux une lumière plus pure si je prononçais le nom de Mallarmé.

DANS les œuvres posthumes du poète, la critique fera sans doute un choix assez sévère. La plus lucide raison ne cesse d'y régner, mais la fatigue d'un cerveau surmené s'y trahit parfois, et l'auteur s'y répète sans toujours s'y renouveler. Mais là encore, que de beautés éparses ! Et que de richesses dans tout ce qui a précédé !

Les poèmes inclus dans *les Sept Notre-Dame des plus beaux métiers,* — une des œuvres les plus parfaites de l'auteur, — célèbrent tour à tour les Imagiers, les Maçons, les Bateliers, les Jardiniers, les Menuisiers, les Meuniers et les Horlogers. Composés, certes, bien des années avant leur publication, ils se rattachent par le sujet et par le caractère aux *Six Chansons de pauvre homme;* ils les continuent en les particularisant, et disent, avec un sentiment discret d'optimisme et de courage,

la joie de la tâche faite, la joie du bon vouloir dans la vie acceptée.

Maya, cahier de vers prélevé sur le manuscrit des *Joies blondes,* est l'évocation mélancolique et noble de la déception sentimentale qui pesa sur la jeunesse du poète. *Chansons d'amures,* c'est le pêcheur et son bateau, la vogue à pleines ailes vers l'Islande ou l'océan Arctique, la dure vie sur une dure mer. Beaucoup plus développés, les autres volumes sont des recueils composites. Les souvenirs y alternent avec les visions, les confidences discrètes avec les jeux de l'imagination ; entre les silhouettes des navires s'inscrivent des images persanes ou chinoises ; des figures féminines apparaissent une à une, et des îles au loin fleurissent sur la mer.

Il serait vain de chercher à caractériser isolément chacun de ces derniers ouvrages ; ils se partagent un même fonds aux récoltes diverses. Mais c'est ici que l'on apprendra le mieux à connaître Max Elskamp. Pensées, sentiments, images familières, il y est tout entier, et, partout suggérée, cette philosophie de résignation et d'espérance, — d'indulgence pour la chair et de spiritualité, — de clairvoyance dans la pitié et d'abnégation dans l'amour. Philosophie aussi de la divine

naïveté, humilité émerveillée de l'homme en face de la nature. Et c'est l'état d'âme d'un sage ayant médité, ayant souffert et qui, se plaçant au niveau des plus humbles, découvrirait l'univers tel qu'il peut apparaître à un ingénu de bonne volonté.

Je ne crois pas avoir rencontré jamais un être plus uniment modeste que ce grand poète ; jamais un être d'une plus fraternelle bonté. N'est-ce point cet esprit de modestie et de fraternité qui l'a conduit, comme par la main, vers le peuple des petites gens ? Réaction contre le massif orgueil de l'opulence anversoise, oui ; mais aussi le vœu d'être, par le cœur, un artisan parmi les artisans, un matelot parmi les matelots, — d'étudier leurs traditions, leurs croyances, leurs mœurs, — de dire leurs peines et leurs joies.

« Poète de la vie populaire », ainsi le nomme M. Louis Piérard dans le petit livre chaleureux qu'il a consacré jadis au graveur et à l'écrivain. Désignation partielle, mais très juste en somme à l'époque où elle fut énoncée. Elle s'appliquerait plus malaisément aux livres de l'âge mur. L'œuvre d'Elskamp est plus large que cela. Voir

exclusivement en lui un « poète du folklore », ce serait la borner encore davantage et s'interdire de pénétrer jusqu'au centre, dans ce que cette œuvre a de plus humain et de plus idéal. Mais c'est à l'influence du folklore que Max Elskamp doit la forme caractéristique de ses vers et la syntaxe qui les ordonne.

Le *ton* de ses poèmes s'apparente de très près à celui des anciennes complaintes ; l'allure familière à celles-ci se retrouve aussi dans la liberté du développement, dans tout ce laisser-aller apparent où un air de bonhomie s'ajoute à des traits primitifs. Le *tour* de ses vers, c'est surtout à la vieille chanson populaire que Max Elskamp me paraît l'avoir emprunté, et à ses exemples les plus archaïques : ceux des « chansons de toile » ; non par imitation directe, mais par une judicieuse interprétation de ces modes désuets et charmants qu'il renouvelle avec un heureux génie. Suppression de l'article, mots explétifs, préférence insistante pour l'emploi des verbes au participe, liaisons qu'on dirait absentes mais qui sont implicites, tout cela compose une forme authentiquement nouvelle dans notre littérature. Max Elskamp lui doit son originalité la plus évidente, qui frappe et séduit le regard jusqu'à voiler d'abord sa personnalité profonde.

Trop systématisée, usant à l'excès d'un petit nombre de formules, cette manière d'art conduirait aisément à la monotonie. D'autre part, elle ne permet ni certaines élégances du bien dire, ni une certaine grandeur du langage. Mais ces raccourcis, ces ellipses, comme aussi les lenteurs nonchalantes, les reprises à la façon populaire, prêtent à la strophe une saveur intense. La raideur même des contours en accroît le caractère, comme il en est des vieux saints de bois dont l'émouvante gaucherie décore nos églises campagnardes. Et rien ne saurait mieux favoriser les abandons d'une naïveté qui se confie, les élans de cette tendresse humblement fraternelle et de cette ferveur pure et nue qui sont, dans l'art de Max Elskamp, les signes frémissants de la poésie et la palpitation vitale.

Ne tentons pas de la définir, cette poésie, puisque ce serait la limiter. Mais nous pouvons, pour conclure, en résumer quelques aspects.

Max Elskamp est toujours en état de lyrisme ; les choses s'offrent à lui avec une perpétuelle nouveauté, comme dans la fraîcheur du matin. De là, peut-être, cette sim-

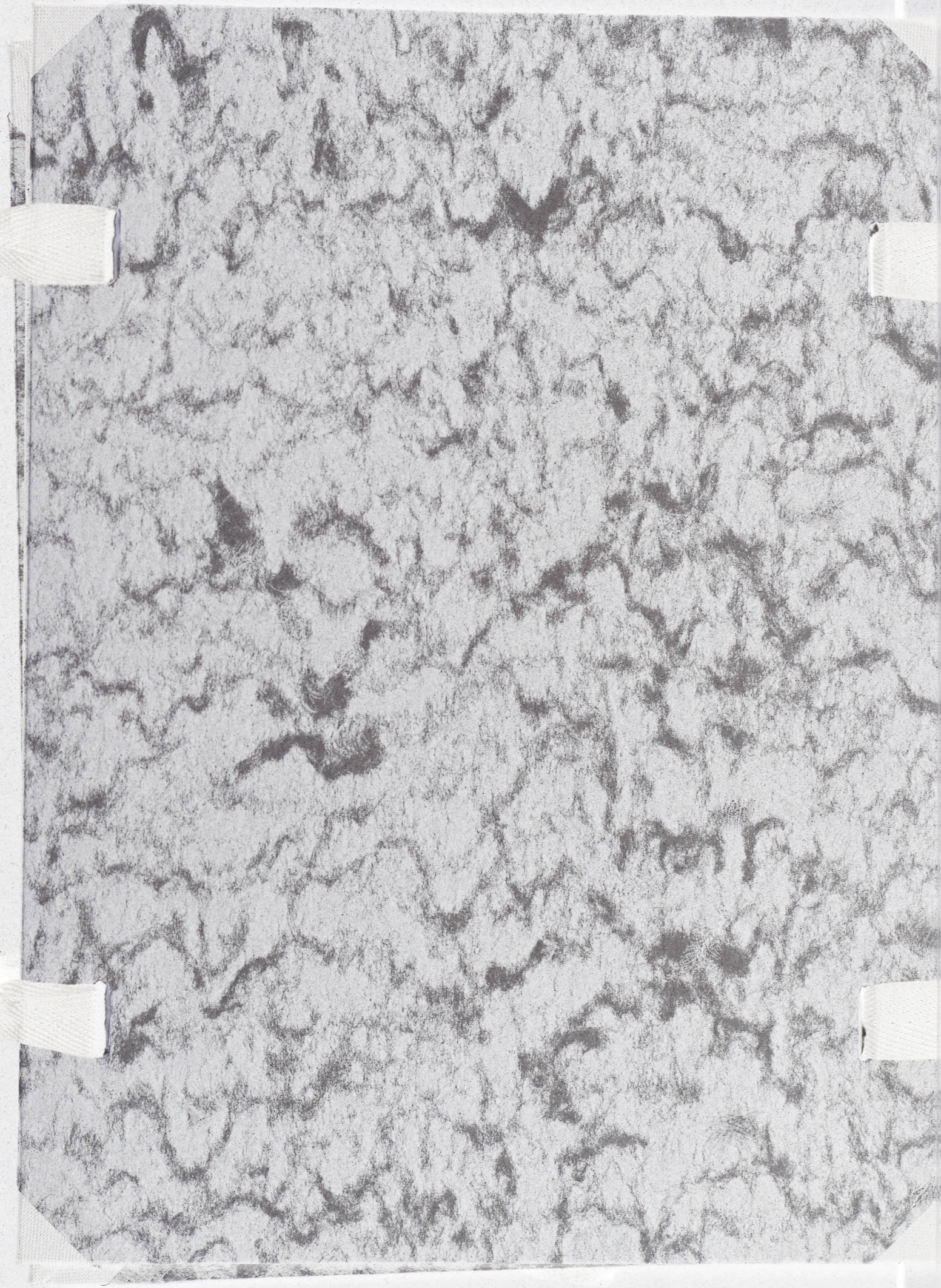
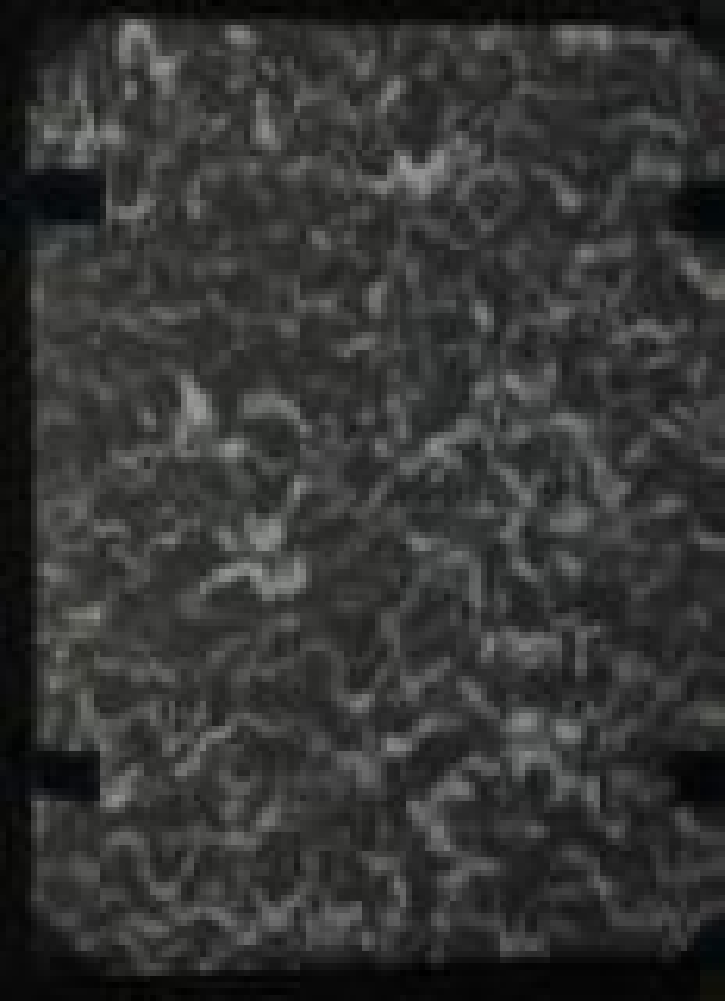
plicité quasi évangélique, miracle de son œuvre.

Poésie « stylisée », dans le sens où le peintre, le graveur modernes, dépouillent leurs figures jusqu'au vif des lignes, ne gardant de celles-ci que les essentielles.

Poésie imagée, — où l'image n'insiste jamais ni ne se détache, mais se fond dans une atmosphère musicale. Musique d'une poésie qui existe moins vers par vers que dans la continuité d'une fuite mélodieuse.

Que dire encore ? Il y eut un vrai poète, un être à l'âme exquise. Les humbles, qu'il aimait, l'ignoreront toujours. Mais il aimait aussi les délicats et les sensibles. A eux d'aller vers lui dans ses œuvres, *et de pénétrer celles-ci jusqu'en leur humanité pathétique.*

B H

Le présent ouvrage constituant l'Édition originale, est sorti des presses des Établissements Vromant le cinq janvier mil neuf cent quarante-deux. Il a été tiré 15 exemplaires sur Hollande marqués de A à O, 55 exemplaires sur Arches numérotés de 1 à 55 et 175 exemplaires sur Antique de luxe numérotés de 56 à 230.

Exemplaire N° 206